

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

TRAVAUX DU CENTRE  
DE RECHERCHES SEMIOLOGIQUES

sous la direction de M. Jean-Blaise GRIZE

**La rhétorique du discours  
de philosophie systématique**

ESSAIS D'ANALYSE

par Jean-Louis Galay, Lausanne

No 8 - Mars 1971

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL  
Centre de Recherches  
sémiologiques

*Archives*

LA RHETORIQUE DU DISCOURS DE PHILOSOPHIE SYSTEMATIQUE

---

ESSAIS D'ANALYSE

---

par Jean-Louis GALAY, LAUSANNE

Table des matières:

	<u>page</u>
I. Le discours philosophique: sa productivité	1
II. Analyse des paragraphes 6-9 des <u>Prolégomènes</u> , de Kant	4
III. La démonstration spinoziste comme système de présentation	25
IV. Le système dialogique. Analyses de fragments du premier livre de l' <u>Ethique</u> , de Spinoza	27
V. Les fonctions énonciatives	30
VI. La récurrence des propositions	33
VII. Systématique de la simple vue	37
VIII. Le dispositif théo-rhétorique	38
IX. Conclusion et perspectives	51
Bibliographie des ouvrages cités	52

## I. LE DISCOURS PHILOSOPHIQUE : SA PRODUCTIVITE

"Quand je dîne en ville, dit Lebrun, et que j'entends quelque propos de philosophie, la connaissance réelle est toujours sous-entendue, résumée, tenue pour acquise. On n'y fait qu'allusion et c'est bien naturel. Mais quand j'ouvre un livre de philosophie, je retrouve sous la même forme, abstraite, séparée, abrégée, ces mêmes propos pour dîner en ville. On croirait que penser c'est proprement résumer ou abréger. Etrange connaissance de la connaissance, où manque la connaissance." (Alain, Entretiens au bord de la mer, p. 1277(La Pléiade)).

Ainsi donc, le discours dont il est question apparaît comme une surface blanche, indifférente à ce qui vient s'y inscrire; il n'est pas impliqué dans la genèse de "ses" concepts; son rôle se borne à accueillir ceux-ci, à les poser, comme des objets à la fois bien connus et impénétrables. Bref, un tel discours n'est pas producteur des concepts qui figurent en lui. Tous les discours intellectuels, en particulier tous les "livres de philosophie" tombent-ils sous cette critique qui affirme que "le langage discursif est l'occultation du détour de production qui l'entretient"? (J.-J. Goux). Un texte philosophique est-il possible, c'est-à-dire un discours où se lirait aussi bien le travail de production du concept que ce concept même? Il semble que beaucoup de pages d'Alain répondent à cette définition. La philosophie y est in statu nascendi, effervescente, de sorte qu'elle se fait rarement mieux éprouver par nous, à condition que nous ne nous contentions pas de "lire" - auquel cas le texte paraîtrait inaccessible parce que plat; nous n'avons presque jamais meilleure occasion d'abandonner la passivité du lecteur logocentrique, pour écrire cela même que nous lisons, et qui est de la philosophie.

Une philosophie est abstraite, selon l'usage qu'elle fait d'une terminologie. A quoi, en effet, un lecteur qui n'est que lecteur, peut-il reconnaître un "propos de philosophie", sinon à ce qu'il recourt à une terminologie propre? Or, quand le procédé de nomination (si complexe fût-il) des concepts tend à se substituer au

processus de production, le discours ne peut plus être re-produit, en ce sens qu'il interdit le chemin qui donne accès à ses produits. C'est eu égard au fait qu'il ne recueille pas en lui tout ce qui permet l'instauration de sa théorie qu'il peut être alors classé dans la catégorie des discours enthymématiques (Cf. Barthes, in Communications 8, p. 4). Cet enthymématisme a pour corrélats l'abstraction, l'abrègement comme prémisses de la pensée. Les Précis, les manuels, une grande partie de la "production" philosophique institutionnalisée sont des conglomérats de ce qui s'est pensé ailleurs. De tels discours soulèvent des problèmes spécifiques, par exemple de savoir comment ils créent l'illusion (même dans les limites d'une séquence assez courte) de tenir ensemble.

Or, de tous les textes, le texte philosophique est celui qui est le plus porté à glisser vers l'enthymématisme; et ceci parce que le concept, le champ de l'idéalité se définissent un peu parce qu'ils excluent, se constituent par opposition - mieux, par abstraction - de leur genèse. La philosophie, comme savoir de l'idéalité, pose donc, de par sa seule existence, le problème de la genèse de l'idéalité. Autrement dit, le discours philosophique met en présence de pensées : il faut dire alors comment on est amené à les penser. C'est donc le discours, non comme expression de l'idéalité, mais comme figuration de la genèse de l'idéalité qui sera notre objet. L'étude du discours philosophique en tant que positivité et génération fait sortir la réflexion du domaine clos de l'idéalité, pour l'engager dans un domaine, second par rapport à elle, désigné par les thèmes de l'imagination productrice, du schématisme, de l'intersubjectivité et de l'antéprédicatif. Ce sont les "thèmes de la secondarité". On voit par là que le problème de la production du concept, tout en gardant une signification philosophique, implique une dénivelation de la philosophie.

Or, le discours philosophique porte dans sa configuration énonciative le comment de ce qui s'est pensé une fois. Il est donc porteur, non seulement d'une "pensée en soi", mais aussi du fait que cette pensée a été rencontrée, abordée, qu'elle s'est présentée à celui qui l'a énoncée, d'une manière déterminée et pas n'importe comment. Un discours peut être dit enthymématique, premiè-

rement, en ce qu'il n'énonce pas thématiquement la présentation des concepts qui y figurent. Mais s'il ne l'énonce pas, il la donne à voir "bien qu'il faille une certaine conversion du regard et de l'attitude pour pouvoir la reconnaître et l'envisager en elle-même" (Cf. Foucault, Archéologie du savoir, p. 145). Il faut bien que, dans un discours, les notions soient porteuses d'une présentativité définie, ne serait-ce que pour pouvoir être présentées à un lecteur.

Le système de présentation des concepts d'un discours indique comment leur saisie a été effectivement possible (et continue bien souvent de l'être). On n'a pu venir à telle notion que par un chemin particulier, lequel définit une voie accessible vers elle. Dans la mesure où l'énoncé est configuré par la manière dont une pensée a été pensée, un concept conçu, il est porteur de la forme d'accessibilité qu'il ménage à cette pensée, à ce concept. L'identité des concepts, pensées, notions est même une fonction des formes d'accessibilité qui sont constitutives d'une certaine pratique discursive. Or, présentativité, accessibilité, sont des composants de la mise au jour des pensées, en tant qu'elle relève de la productivité du discours. Une analyse du discours qui en révèle cette dimension productive autorise à concevoir le sens de façon générale comme une production, les concepts comme étant d'essence poétique. Et c'est pourquoi l'intelligibilité n'est pas de l'ordre du savoir, mais de celui de la production du savoir.

Ces formes et ces schèmes producteurs ne peuvent pas être imaginés purement et simplement, car ils n'existent pas en dehors de leur investissement dans le discours, du processus effectif où elles sont intervenues. Le discours comme dispositif de schèmes producteurs est le seul lieu où manifester les formes et les règles de la productivité philosophique. Comme le schème n'est pas un produit de l'entendement (et n'est pas donc d'ordre logique), mais de l'imagination (phantasia) - thème de la secondarité -, c'est à l'analyse rhétorique-énonciative que revient la tâche de décrire cette productivité.

## II- ANALYSE DES PARAGRAPHES 6-9 DES "PROLEGOMENES", DE KANT<sup>1</sup>

- (1) \*Nous voici en présence d'une connaissance grande et vérifiée,\*

Le texte commence par une référence à un produit du savoir et par une estimation de ce produit par rapport aux valeurs scientifiques et surtout à leur prestige. Cette dernière idée, qui n'est pas explicitée dans le texte, connote l'apparence, elle suggère donc déjà une insuffisance qu'il faudra combler

- (2) \*son étendue est aujourd'hui déjà remarquable et elle promet pour l'avenir un développement illimité;\*

A. L'opposition "aujourd'hui/l'avenir" est en fait une double affirmation (hendiadyn propositionnel): cette opposition sur le plan de l'expression est destinée à accentuer l'invariance de la qualité qu'on loue (au plan du contenu)

B. Les termes métaphoriques de cette lexie sont réductibles au propre : "étendue" = quantité de connaissance; "elle promet" = nous sommes conscients de ses développements possibles. Ici, l'emploi de métaphores n'est qu'un fait de style, sans portée pour la structuration du contenu. Néanmoins, il suggère le fait suivant : ce qui est affirmé est traditionnellement évident de sorte que le soin du propre est superflu. Il y a donc un emploi de la métaphore qui connote le règne de l'opinion.

---

1 Le texte a été découpé en unités de lecture - les "lexies" -. Ces séquences, qui n'ont d'autre justification que de permettre d'observer, dans son plus grand détail, la production du sens, sont placées entre astérisques.

(3) \*elle comporte une certitude apodictique parfaite,\*

Les assertions précédentes reçoivent un vêtement terminologique qui a pour fonction de délimiter et, dans une certaine mesure, d'expliquer leur signification. Si (2) est une circonstanciation de (1) (plutôt qu'une adjonction, (1) n'impliquant pas que cette "connaissance" soit achevée), si la richesse affirmée dans (1) exige de se porter jusqu'à (2) de sorte que (2) contribue à donner le poids voulu par ce qu'énonce (1), (3), au contraire, n'est, par rapport à (1)-(2), qu'une précision restreignante. C'est un énoncé ici purement appellatif.

(4) \*c'est-à-dire une absolue nécessité, elle ne repose donc sur aucun fondement empirique, c'est, conséquemment, un pur produit de la raison, mais qui de plus est complètement synthétique.\*

La fonction de cette lexie est d'explicitier celle qui la précède, en trois moments ("c'est-à-dire une absolue nécessité" explique (3)). Ainsi elle définit des termes en se fondant sur des équivalences propres à la doctrine à laquelle elle se réfère (celle de la CRP). Chaque élément d'explicitation est le terme d'une opposition : "nécessaire"/("contingent"), "empirique"/("pur") - ici, c'est le terme négatif qui est dénoté -, "produit de la raison"/("donnée de la sensibilité"), "synthétique"/("analytique"). L'exclusion d'une possibilité, soit de l'un des termes du couple, rappelle la valeur supérieure de la possibilité opposée. Dans ce texte, un terme a donc en général une tendance à se définir contre un autre terme, et ceci dans un contraste qui dépasse le simple fait que les termes d'un système ont une existence interrelationnelle. C'est que l'importance intrinsèque des notions évoquées agite dramatiquement l'exposé du tranquille Kant. Les trois moments de (4) forment une progression, en

tout cas au plan de l'expression : a) also + condition négative, b) mithin + condition positive, c) überdem aber durch und durch + condition positive. Kant prépare ses lecteurs et (ici) successeurs à recevoir les notions de son système dans un ordre qui reflète l'importance du rôle qu'elles y jouent, en ce qu'il a de plus spécifique. La scansion de ces trois moments suggère une unité non encore démontrée ou démontrée ailleurs.

- (5) \*"Eh bien, comment est-il possible à la raison humaine de constituer tout à fait a priori une telle connaissance?" Cette faculté qui ne s'appuie ni ne peut s'appuyer sur l'expérience ne suppose-t-elle pas quelque principe a priori de connaissance,\*

La forme interrogative renforcée de mots à valeur affective (eh bien (nun), tout à fait (gänzlich) dénote l'étonnement; on voit ici qu'il n'est pas préalable à la philosophie mais qu'il l'habite jusque dans ses démarches les plus spécifiques. Sa cause est notée : c'est l'opposition entre les propriétés de la connaissance mathématique et le fait qu'elle soit un produit humain. Paradoxe, mais destiné naturellement à se dissiper dès que l'auteur (auctor) "approfondira" un peu la question. Le paradoxe apparaît comme l'état superficiel de la contradiction. Il s'agit de faire semblant de trouver une contradiction, procédé manifestement rhétorique qui "pique" l'esprit et, par là même, "grave" en lui un message condensé. Mais il est encore plus que cela : ce procédé est, plus "profondément" et en même temps, un schème présentatif. Il traduit ("comme en un monogramme" dira Kant des schèmes, dans la CRP) l'angle d'attaque d'une problématique, c'est-à-dire la manière dont elle se trouve être présentée à nous et, finalement la manière dont nous l'instaurons et la produisons. Dans un texte comme celui des Prolegomènes, critique (ou dans le prolongement d'un au-



tre texte indubitablement critique) et instaurateur, les schèmes présentatifs jouent aussi le rôle de structures d'accessibilité. Aussi, dans le texte, la question est aussitôt suivie d'un commentaire qui termine (5) et inclut (6) et (7).

- (6) \*profondément caché, mais susceptible de se révéler par ces effets qui sont les siens.\*

Détermination formelle de la recherche; son objet est identifié, bien que caché. Cette détermination comprend trois moments : a) un principe est requis b) reconnaissance du fait qu'il est caché c) indication du moyen pour le trouver (ses "effets"). Cet énoncé sur la recherche de ce qui est en cause établit d'une façon très générale et abstraite la position du problème par rapport au sujet "philosophant" : Le problème est déterminé en son être par les possibilités d'accession que nous avons à ce qu'il propose, entendu qu'ici accéder à-c'est faire. Kant esquisse donc, de façon extrêmement discrète, l'analyse du rapport de la pensée à sa propre production. Le type du rapport en question fait l'objet de (7).

- (7) \*à condition seulement de s'appliquer à en rechercher l'origine première.\* (fin du § 6)

La connotation éthique est évidente : le problème est traduit en termes de tâche. La recherche doit témoigner d'une application, d'une constance, d'une radicalité (den ersten Anfängen) particulièrement poussées (nur fleissig!). Ce qui confèrera automatiquement une dignité élevée aux résultats de cette recherche. Ce qui est le plus éloigné, le plus difficile à atteindre apparaîtra sans la fonction de satisfaire à tout le reste. Sur le plan rhétorique, "les principes sont cachés" est un énoncé tautologique!

- (8) \*Mais nous trouvons que toute connaissance mathématique a ceci de particulier qu'elle doit d'abord présenter son concept dans l'intuition et a priori, donc dans une intuition non pas empirique, mais pure; sans ce moyen, elle ne peut faire un seul pas;\*

C'est en interrogeant le savoir existant que le principe de sa possibilité se découvrira à nous. Le principe de la mathématique pure est l'intuition pure. Sa mention constitue le point focal de cette lexie, comme d'ailleurs de toute la première partie des Prolégomènes, consacrés au traitement de la question :

"Wie ist reine Mathematik möglich?" Les divers énoncés présentant le même point focal parviennent de diverses façons jusqu'à lui; réciproquement, il est abordé de multiples manières par l'ensemble des énoncés, cet ensemble constituant alors l'espace où le point focal est produit.

La dernière proposition de (8) n'apporte rien de nouveau, de sorte que se pose la question de son utilité. Si cette dernière ne réside pas dans la spécificité d'une affirmation, elle insiste sur ce qui a déjà été dit et, ce faisant, elle suggère, ce qui est une fonction capitale pour l'imagination productrice du discours. Elle suggère que l'intuition pure est le moyen qu'utilise la connaissance mathématique. Un tel énoncé ne se contente pas de dire comment sont les choses, il dit sur un mode catégorique comment elles ne peuvent pas être. Cet énoncé à caractère exclusif vient donc renforcer ce qui n'avait été que dit en montrant l'impossibilité d'une dissociation (entre la connaissance mathématique et cette "faculté de notre âme" qu'est l'intuition). Le procédé oratoire que cela représente ne peut pas être économisé. Simplement, ce procédé et la réalisation particulière qui en est faite ici pourraient être autres. L'énoncé en question

dit la même chose (que des énoncés antérieurs) - mais autrement. L'unicité du sens n'implique pas celle de son énonciation. Ce n'est que l'unicité produite qui fait présumer celle de la production; c'est encore elle qui fait apparaître un énoncé tel que "..., ohne welches Mittel, sie nicht einen einzigen Schritt thun kann" comme redondant. En réalité, ce dire autre - positivement autre - en revenant sur ce qui le précède, le radicalise dans un sens déterminé. Aussi, de tels énoncés pourraient être appelés des perfecteurs. Ainsi nous voyons que tous les énoncés d'un même texte n'ont pas la même fonction par rapport à toutes les dimensions qui en sont le corrélat.

- (9) \*aussi ses jugements sont-ils toujours intuitifs; tandis que la philosophie peut se contenter de jugements discursifs tirés de simples concepts\*

Introduction d'une opposition philosophie/mathématique. Sa fonction n'est pas de contribuer directement à la solution du problème général, mais d'expliquer ce qui est dit à propos de cette solution. Il s'agit donc d'un énoncé périphérique par rapport au thème qu'avoue expressément le texte. Si les autres énoncés (la plupart) sont proférés par un sujet en position philosophique, celui-ci l'est par un sujet en position didactique. Il faut disposer devant le lecteur des choses connues de telle manière que, s'appuyant sur elles d'une certaine façon, il puisse arriver jusqu' où l'auteur veut le mener. On voit sans peine que l'espace d'énonciation de (9), autrement dit les diverses conditions, la position et les références qui définissent le sujet qui énonce, est distinct de celui des lexies voisines. Les références, notamment, sont aussi bien celles aux connaissances du lecteur que celle à l'idée particulière de la philosophie qui régnait à l'époque de Kant (le rationalisme intégral). Cet énoncé nous apprend en tout cas que l'on

savait alors ce qu'était la philosophie! Pour Kant, cette notion alors traditionnelle de la philosophie la faisait ranger à un niveau inférieur par rapport à la connaissance mathématique, ce que connotent les expressions de "se contenter de" et de "simples concepts".

- (10) \*et expliquer sans doute par l'intuition ses propositions apodictiques, mais jamais les en dériver.\*

La première proposition est une concession, elle consiste à rapprocher des thèmes mis précédemment en opposition, ceci par une opération identique à celle décrite à la lexie (9). Cela fait apparaître la position défendue par l'auteur comme encore plus inattaquable en ce sens quelle prive le lecteur d'un éventuel argument contre elle. Tel est l'apport de toute l'opération.

La seconde proposition présente, en corrélation avec la première, une distinction : "expliquer par  $\neq$  dériver de" : c'est le point particulier qui fait que le rapprochement ne compromet pas l'opposition! Il n'est pas invraisemblable que rapprochement et opposition n'aient été disposés en cet endroit que pour permettre le surgissement de cette distinction, qui, ici, est seule à avoir un contenu vraiment positif pour l'élaboration du Problème. Dans le texte philosophique, le plus important n'est pas le plus apparent, car le plus important a besoin du déploiement de tout ce qui est préalable et auxiliaire - de sa disposition - pour se dire enfin "dans quelque phrase subordonnée" (Heidegger)

- (11) \*Cette observation relative à la nature de la mathématique nous donne déjà une direction à suivre quant à la première et suprême condition de sa possibilité; il faut en effet qu'elle se fonde sur une intuition pure où elle puisse présenter tous ses concepts in concreto et cependant a priori ou bien, comme on

dit, les construire.\*

Apparition du thème essentiel de la méthode kantienne, de son intérêt profond : trouver les conditions de possibilité. Ainsi, les remarques précédentes ont été faites pour répondre à cette préoccupation centrale. Elles étaient des pré-réponses à une question implicite. Nul miracle que, la question étant devenue explicite, la réponse paraisse toute prête.

Les termes d'observation (Beobachtung) et de direction (Leitung, Gibelin traduit par "indication") connotent une imprécision et une insuffisance qui ne sont cependant pas accidentelles. Ils décrivent le stade initial d'une recherche qui, bien que correctement engagée, n'a pas encore atteint l'effectivité de ce qu'elle cherche. Nous ne sommes encore que sur le seuil du temple, comme dit Hegel. Quoi qu'il en soit, cette espèce de termes fait contraste avec le caractère radical, ultime de l'ordre de choses revendiqué par la recherche ("première et suprême condition"). Cette "désinvolture" dont Kant fait preuve à l'endroit de ses propres thèmes fondamentaux et de la manière de les assurer est signifiante. Car il est évident que des résultats aussi essentiels et hors de portée de l'enquête commune ne sauraient se donner à une simple observation et qu'il faut plus qu'une vague direction pour acheminer vers eux! Ceci engage donc à penser qu'ici le discours kantien est hybride : les parties du discours plus nettement adressées au lecteur cherchant une justification dans un ordre progressif réel et non le simulacre d'une recherche véritable, concèdent l'état encore flou de la solution; au contraire, les parties attachées à remplir le but des Prolégomènes font l'ellipse de la recherche effective et se satisfont de poser des résultats desquels on tirera plus tard un enseignement. D'où l'allure souvent

dogmatique, parfois allusive, donc pas vraiment auto-suffisante de ce texte. Moment non critique dans le discours de la philosophie critique! Quel en est le statut? Exhiber une architecture, un plan grâce auquel l'on prendra possession de l'espace où est écrite la philosophie critique. Est-ce à dire que l'idée de la Critique n'enferme pas l'idée de la recherche - de la recherche productive et qu'une fois l'idée critique atteinte, on rejette l'échelle qui a permis d'y parvenir?

- (12) \*Si nous pouvons découvrir cette intuition pure et la possibilité de cette intuition, il sera par là facile d'expliquer comment des propositions synthétiques a priori sont possibles en mathématique pure, par suite aussi comment cette science elle-même est possible\*

Le problème du principe de la mathématique pure a été situé. Cette lexie relie la question posée au sujet de la possibilité de la mathématique pure aux développements précédents, qui en constituent le cadre.

"Il sera facile..." = "cela revient à..." Enoncé d'une équivalence. Mais cette notation subjective exprime le souci kantien de mettre le lecteur en situation de répondre à des questions précises. Ce qui fait le contenu essentiel de la doctrine ne semble prendre toute sa valeur que pour autant qu'il permette de rendre compte d'une manifestation moins "radicale" du savoir mais existante et solide (cf. (1)). La philosophie ne trouve qu'ainsi sa justification et la pierre de touche de sa vérité. Le discours kantien (de philosophie théorique) est animé par le souci d'autre chose que lui-même, ce qui revient à dire qu'il n'est pas centré exclusivement sur lui-même (cf. la communication de Gauvin, in : Le langage). Certes, toute son attention est vouée à l'élaboration des thèmes de son propre discours mais toujours en contrepoint d'un autre dis-

cours. Il faut donc s'attendre à y trouver une "syntaxe" et une figurativité étrangères à son thème, voilée mais efficace.

La démarche générale d'un discours peut être livrée par une de ses parties, même fort restreinte. Ainsi, (12) est une illustration des trois moments nécessaires de la solution kantienne de la question : "Comment tel savoir est-il possible?" Ici, 1) = problème de la mathématique 2) renvoi à et investissement d'un autre plan 3) = retour au problème 1), défait comme problème.

- (13) \*En effet, si l'intuition empirique nous permet, sans difficulté, d'élargir synthétiquement dans l'expérience par des prédicats nouveaux que l'expérience fournit elle-même le concept que nous nous faisons d'un objet d'intuition, l'intuition pure fera de même, avec cette différence toutefois, que dans ce dernier cas, le jugement synthétique sera certain a priori et apodictique, tandis que dans le premier, il ne sera certain qu'a posteriori et empiriquement,\*

Comment donc "découvrir cette intuition pure" concrètement? Par une comparaison instituée entre elle et l'intuition empirique (base de la comparaison). Le discours trouve bien ici ses ressources en lui-même, en ce sens qu'il fait référence aux notions dont le système et le jeu le constituent. La mise au jour de l'intuition pure est-elle alors une vraie "découverte"? Ce "principe" se révèle-t-il progressivement à une recherche, à laquelle d'ailleurs il préexistait, en attendant, pour jouer un rôle, que des discours philosophiques viennent le requérir? N'est-il pas plutôt ce qui "émane" de l'ensemble du discours (ce thème étant le point focal (cf. 8) de la majeure partie de ses lexies); de telle sorte que ce discours apparaît comme le sol singulier sur lequel croît l'intui-

tion pure. La vraie fonction du texte n'est pas de communiquer une trouvaille mais de produire un concept. C'est pourquoi il n'y a pas un moment localisé de la "découverte" : c'est le texte comme tout singulier - et rien moins - qui est nécessaire à la présentation (au sens le plus fort, équivalant à "production") complète de l'intuition pure. Il est même probable que le texte des Prolégomènes dans son ensemble ne suffit pas à réaliser cela.

En particulier, la lexie (13) n'est, comme beaucoup d'autres, qu'un ensemble organisé de rappels de points établis antérieurement et ailleurs. En dépit des quatre questions directrices qui définissent la tâche des Prolégomènes, ce texte n'a pas de structure authentiquement interrogative (les questions formulées servent à varier, à couper la diction, à faire ressortir le point essentiel au nom duquel se déploie la masse des développements). Il y a un paradoxe de ce texte qui consigne la simple prise de connaissance de ce qui ne peut être que le fait du "travail" de l'imagination productrice. Cependant, ce texte (comme tous les textes, en général) a une valeur par le seul fait qu'il dispose des notions. Et, s'il induit chez le lecteur une certaine activité constitutive (de notions), c'est en vertu de cette diathesis. L'intention de l'énoncé de (13) sur l'intuition empirique n'est pas, contrairement à l'apparence, de dire quelque chose de cette intuition; ce qui y est dit, nous le savons déjà, - nous, c'est-à-dire des individus déjà en quête d'une intuition pure! D'une manière générale, les énoncés ne servent pas seulement à dire quelque chose; ils peuvent n'être, par exemple "qu" un protocole, un procédé destiné à ménager la possibilité et le commencement d'un autre énoncé. Ici, le "procédé" est (cf. le début de l'ana-



lye de cette lexie) de poser une relation, afin d'amener la pensée à saisir l'un de ses termes, l'autre étant connu. Bref, un énoncé quelconque exige un "décor"; car l'"énonciativité" déborde toujours l'énoncé...et la grammaire énonciative est en fait interénonciative. Le cadre ("décor") énonciatif prépare le dessein particulier de l'énoncé, ce qu'il veut dire, ce en vue de quoi il a été fait, - et le prépare si bien (tout le travail est là) que la fixation du vouloir-dire explicite de l'énoncé exige le plus souvent un minimum de travail. Dans (13), ce travail comprend néanmoins :

- 1) Assertion d'un trait commun (enrichissement du concept pas synthèse)
- 2) deux substitutions : (a priori/a posteriori) intuition (certitude apodictique/certitude empirique) intuition

Mais la nature de ces opérations, ne serait-ce que parce qu'elles s'appuient entièrement sur un cadre antérieurement produit, diffère, quant au degré de travail productif, de la nature de celles qui ont instauré ce cadre.

- (14) \*l'une ne contient en effet que ce qui se rencontre dans l'intuition empirique contingente, mais l'autre ce qui doit se rencontrer nécessairement dans l'intuition pure, puisque, comme intuition a priori, elle est inséparablement liée au concept avant toute expérience ou toute perception particulière.\*

(fin du § 7)

Une fois repérée, l'intuition pure reçoit des précisions dans sa détermination (le fait d'être liée au concept, et ce qui en découle pour son contenu). La première proposition est restrictive (ne...que); Pourquoi avoir choisi ce mode énonciatif? Pour rendre attentif à la privation positive et essentielle dont

souffre l'intuition empirique, en face de laquelle l'intuition pure apparaît comme une espèce non seulement différente mais supérieure. Ainsi, la matière de la lexie est énoncée à partir d'un schème reposant sur le couple (essentiel/inessentiel).

La dernière proposition est explicative et porte sur l'intuition pure, dont il est rappelé qu'elle est liée à l'autre souche de notre faculté de connaître (l'entendement) avant qu'elle ne le soit à l'expérience. C'est peut-être le caractère "difficile" de la matière traitée qui incite à réitérer des explications, lesquelles ont le rôle de points d'appui permettant de ne pas "tomber", de ne pas s'"égarer". Ce procédé se répercute même dans une sous-unité de la proposition : "toute perception particulière" ne fait que répéter, rappeler, ce qu'est "toute expérience", puisque sur le plan du contenu, l'ensemble des perceptions particulières est contenu dans celui constitué par toutes les expériences. La multiplication (la densité dans le texte) de ce genre de béquille tend inconsciemment et infatigablement à ressaisir tous les thèmes du discours en une simultanéité et d'échapper ainsi au caractère linéaire du discours et à l'extériorité qui s'ensuit.

- (15) \*Ce pas fait, la difficulté paraît plutôt s'accroître que diminuer,\*

La position du problème, c'est-à-dire la disposition des éléments constitutifs du problème, si elle approche la solution, rend son jaillissement final plus difficile. La réunion d'un maximum de conditions et d'exigences - réunion qui garantit la rigueur et l'authenticité de la solution - condense la difficulté en un point, en un pas à faire (les autres, dit (15), étant faits) tel qu'on n'en a jamais fait auparavant.

- (16) \*car la question s'énonce maintenant ainsi : comment est-il

possible d'intuitionner quelque chose a priori? L'intuition est une représentation qui devrait dépendre immédiatement de la présence de l'objet. Il paraît donc impossible d'avoir une intuition originelle a priori, car, dans ce cas, l'intuition devrait se produire sans se rapporter à un objet antérieurement ou actuellement présent et ne pourrait être alors une intuition.\*

Quelque opacité fait obstacle au "pas" décisif, soit à la découverte de la solution. Opacité afférente à la notion d'intuition : la définition qu'on donne de cette dernière (représentation qui devrait dépendre immédiatement de la présence de l'objet) semble inconciliable avec les conditions dont parle l'analyse de (15). D'où la démonstration par l'absurde : l'exposé semblait s'acheminer vers un niveau supérieur de la problématique; mais en faisant fonctionner la définition courante de l'intuition à ce niveau, on se heurte à une "impossibilité". Si l'exposé doit passer par là, c'est que tout ce qu'il est utile de savoir (ici: sur l'intuition) n'a pas été dit en temps utile, ne pouvait peut-être être dit alors. Mais ceci n'est pas le fait d'une négligence. Car le contenu même de la "découverte" est une propriété particulière de l'intuition et du rôle qu'elle joue dans la connaissance mathématique pure. Il fallait donc qu'elle soit manifestée de par une exigence essentielle. Apportée d'emblée, elle serait apparue incompréhensible. La démarche de l'auteur est donc naturelle : elle est constitutive de la structure d'accessibilité de cette notion, nécessairement présentée dans un discours à autrui ou/et à soi-même. La production, c'est la démarche de l'homme auquel on s'adresse.

(17) \*Il y a, il est vrai, des concepts tels que nous pouvons très bien en produire, quelques-uns a priori, notamment ceux qui

ne contiennent que la pensée d'un objet en général, sans que nous nous trouvions dans un rapport immédiat avec l'objet, par exemple, : les concepts de grandeur, de cause, etc..., mais ceux-ci même ont cependant besoin, pour avoir une valeur et une signification, d'un certain emploi in concreto, c'est-à-dire d'une application à quelque intuition qui nous en fournisse un objet.\*

"Il est vrai" suppose une réaction possible du lecteur, provoquée par une certaine unilatéralité des développements précédents. Répondre à cette réaction est une manière d'avancer dans le discours, bien qu'ici cette avance soit assez faible. Son but est de fermer une issue (la transposition illicite de l'"intuition" au "concept") afin d'obliger la recherche de la solution à se concentrer sur l'endroit précis où se situe le problème. Cette lexie, pourrait-on dire, prévient l'abandon du site problématique. Concrètement, (17) consiste en un rappel dont le contenu forme une comparaison avec le thème actuel général - celui qui assure l'isotopie du discours (l'intuition). Donc, les concepts ne sont ici envisagés qu'en ce qui, sur un même point (la nécessité du rapport à l'objet), les différencie de l'intuition. Ainsi leur présentation est modalisée; le rapport concepts-intuition est dialogique : ce qui est dit des uns l'est en considération de l'autre. Les concepts ne sont convoqués que pour que soit évoquée la possibilité, pour une partie de "notre faculté de connaître", de l'absence d'un rapport à l'objet.

La seconde partie de (17) (mais ceux-ci même...) rétablit l'équilibre du discours par le retour nécessaire à son thème général; mais la justification et la généralité de son propos ont ainsi reçu une nouvelle attestation. La consolidation du centre (point focal) du discours doit passer par des propos ex-cen-

triques. Isotopie et hétérotopie s'exigent réciproquement.

- (18) \*Mais comment l'intuition de l'objet peut-elle précéder l'objet lui-même?\* (fin du §)

Cette lexie ne fait qu'énoncer, sur le plan du contenu, l'état du problème : "Tout ce qui a été dit, loin d'apporter la solution, n'a fait que préciser les termes du problème et par là aiguïser ses exigences et rendre la solution encore plus difficile." Simple-ment, le problème est resté le même, mais il est posé "en connaissance de cause." La situation est donc a-porétique; aussi, elle ne pourra être dépassée que par l'apport d'une donnée nouvelle, ce que fait précisément le paragraphe suivant.

- (19) \* Si notre intuition était de nature à représenter des objets comme ils sont en soi, il ne se produirait aucune intuition a priori, mais elle serait toujours empirique. Car je ne puis savoir ce que contient l'objet en soi que s'il m'est présent et donné. Il est vrai qu'il est même alors inconcevable comment l'intuition d'une chose présente pourrait me la faire connaître telle qu'elle est en soi, puisque ses propriétés ne peuvent se rendre dans ma faculté représentative; cependant, cette possibilité accordée, une telle intuition ne saurait avoir lieu a priori, c'est-à-dire avant même que l'objet m'ait été présenté, car sans cela, on ne peut concevoir de fondement à ce rapport de ma représentation à l'objet ou il lui faudrait reposer sur l'inspiration.\*

L'hypothèse qui est faite (sur le mode irréel (Müsste unsere Anschauung von der Art sein,...)) quant à la nature de l'intuition a pour rôle de montrer ce qui exclut purement la possibilité de l'intuition a priori. Or, ce qui l'exclut est la contradiction de l'un des thèmes les plus capitaux du système kantien : que nous connaîtrions les choses en soi. Qu'il

ait fallu recourir à une hypothèse aussi forte fait au moins supposer le caractère fondamental, pivotal dans le système, de la postulation de l'intuition a priori. Nous voyons donc que la valorisation des thèmes, dans le texte kantien, est le résultat d'une opération immanente.

Les deux thèses (connaissance des choses en soi et intuition pure) se repoussent...mais l'une n'est qu'un fantôme invoqué pour les besoins du discours. Néanmoins une dissociation est introduite entre a) avoir l'intuition d'une chose b) connaître cette chose en soi. Ainsi, tout ce qui sera affirmé et inféré (même si cela est "inconcevable") de b) n'engagera pas a).

Par exemple, supposer qu'une faculté de connaître exige toujours, comme telle, la présence d'un objet, n'est plus possible dès que l'on a compris que c'est là une conséquence propre de b). L'évocation d'un pouvoir tel que b), d'une fausse possibilité avec sa suite de conséquences impossibles, libère le chemin de la pensée, en extirpant les fausses conditions supplémentaires qui ont peut-être pu venir s'ajouter aux authentiques conditions du problème. - C'est de cette manière que nous accédons à la connaissance d'une sorte d'indépendance de l'intuition par rapport aux objets; cela, par la même occasion, revivifie le sens de l'a priori. Ce mode d'accession, fort circonstancié, était nécessaire pour entrevoir comment la faculté qui nous donne les objets peut aussi avoir un usage indépendant d'eux. Cette lexie est aussi l'occasion d'une descente aux conceptions profondes du kantisme, avec les thèmes de l'"en soi", de l'"a priori" et du rapport gnoséologique entre la sphère de la représentation et la chose en soi, entre le sujet et l'objet. Le discours philosophique peut se

référer à ses thèmes fondateurs à tout moment.

Argumentation.- La démarche que l'on veut voir faire au lecteur est la liaison logique entre le caractère d'apriorité de l'intuition (a) et le fait qu'elle ne représente pas les objets comme ils sont en soi (b). Au lieu d'affirmer directement cette implication (réciproque), on lui fait supposer que  $\sim b$  est vrai et admettre qu'en conséquence le caractère d'apriorité tombe ( $\sim a$ ). Ici,  $\sim a \Leftrightarrow \sim b$  est un moyen de faire accéder le lecteur au contenu de la forme (posée par le texte)  $a \Leftrightarrow b$ . Ce qui est fait au moyen d'une explication analytique (connaissance de l'objet en soi = l'avoir en personne, donc donné dans la présence). Cette "explication" libère la réflexion pour lui permettre d'effectuer  $a \Leftrightarrow b$ . Mais à ce qui est en fait une contre-explication vient s'accrocher une explicitation de l'irréalité de  $\sim b$  ("il est vrai qu'il est même..."); cette séquence tend à repousser dans l'irréalité tout le plan  $\sim$  et à faire ressortir le caractère de gratuité qui s'attache à  $\sim b$  (que nous connaîtrions les objets comme ils sont en soi).  $\sim b$ , qui a fonctionné ici en tant que possibilité supplémentaire, facilitation, se révèle néanmoins vain pour trouver une place au phénomène d'une intuition a priori. Là encore, un thème n'est convoqué que pour se heurter à la dureté d'un autre, que pour mieux en dégager les contours. Le trait particulier de cette structure dialogique est que l'un des thèmes (le "modalisateur") est un thème irréel.

- (20) \*Par suite, il n'y a pour mon intuition qu'une seule manière d'être antérieure à la réalité de l'objet et de se produire comme connaissance a priori, c'est de ne contenir autre chose que la forme de la sensibilité qui dans mon sujet précède toutes les impressions réelles par lesquelles les objets m'affectent.\*

Affirmation du caractère unique, exclusif, de la "solution" (= ce que Kant souligne emphatiquement dans son texte). Ce type d'affirmation est dû à la manière dont elle est obtenue, à savoir : par exploitation des possibilités non encore dites mais tenues en réserve dans le système des notions (avec leurs traits essentiels) disposé en vue de la solution - et non par l'apport de quelque élément extérieur. Aussi, ladite solution paraît-elle analytique et même verbale : il suffisait de porter ses regards sur le résultat du parcours accompli et de dire ce que l'on voit, c'est-à-dire de se rendre attentif à cet aspect des choses qui existait depuis qu'on avait posé celles-ci. A cela se réduit la "nouveau" qu'apporte cette solution (cf. (18)). Le discours kantien donne donc ici l'impression que "la solution est dans la question". Or, en réalité, la question est résolue par l'attribution d'un trait nouveau à une notion (trait compatible avec les autres), vers lequel nous menait - était fait pour nous mener -, sans que nous le sachions, tout le discours : forme de l'intuition// matière de l'intuition (le signe "//" marquant l'opposition et la séparabilité effective). Cette distinction (le trait nouveau) était possible avant dans le discours, mais il fallait d'abord parvenir à l'épuisement des possibilités opératoires du groupe des notions prises dans leur premier état, pour qu'une situation aporétique amène nécessairement à imaginer ce trait.

Pourquoi ce trait-là? Parce qu'il est relativement peu accessible. Une présentation purement déclarative ou descriptive ne convaincrait pas aussi bien le récepteur du discours du bien-fondé et de la pertinence de ce trait. Pour qu'il le soit, il faut que la présentation prenne la forme d'un cheminement vers -



soutenu à chaque pas par la conscience de quelque nécessité. Par là, Kant tend à autonomiser son lecteur en lui donnant non seulement les notions mais toute l'épaisseur de leur présentation, non seulement le produit d'une réflexion mais le processus de sa production. Celui-ci n'est pas thématisé : il repose, de façon muette, évidente et cachée, dans le dessin de son discours. C'est grâce à cela que Kant peut nous inviter à penser avec lui et à ne pas nous satisfaire de simulacres.

- (21) \*Car je peux a priori savoir que des objets des sens ne peuvent être perçus que suivant cette forme de la sensibilité. Il s'ensuit que des propositions qui ne concernent que cette forme de l'intuition sensible seront possibles et valables pour des objets des sens et, réciproquement (imgleichen umgekehrt), que des intuitions possibles a priori ne peuvent jamais concerner que des objets des sens.\* (fin du § 9)

Il s'agit de déployer la puissance opératoire du trait introduit (propre à l'intuition) et d'expliquer le rôle du relais supplémentaire qu'il représente. Le propos est d'abord global, englobant dans son parcours 1) "les objets des sens" 2) "la forme de la sensibilité" 3) "la perception", puis il se restreint à la relation réciproque qui lie 1) et 2). Réciproque, en effet, car :

A. 2) est valide si elle est appliquée à 1)

B. si 2) est valide, c'est qu'elle est appliquée à 1), donc A-B. 2) est valide si et seulement si elle est appliquée ("concerne") à 1).

Le texte indique abondamment que la notion "perception des objets des sens", "si on l'examine attentivement", loin de créer un problème, fournit l'instrument de la solution (l'existence de formes a priori de la sensibilité). Il est d'ailleurs possible qu'un

examen plus approfondi de cette notion redonne lieu à une situation problématique.

Les énoncés A et B sont témoins de ce que le contenu de la solution peut être examiné et développé pour lui-même. Mais l'ensemble du discours devra être répété, afin de transporter toutes les notions - et leur système - au plan de vérité qui accueille "les formes a priori de l'intuition".

### III. LA DEMONSTRATION SPINOZISTE COMME SYSTEME DE PRESENTATION

"Les yeux de l'âme, par lesquels elle voit et observe les choses, sont les démonstrations elles-mêmes" (Eth. V, prop. 23, scolie)

Définir l'instrument du voir métaphysique, identifier ce grâce à quoi l'âme "voit", ne doit pas pourtant détourner d'une recherche des règles et du fonctionnement de cette vision. Que sont donc les démonstrations en tant qu'elles offrent la Vérité au regard de l'âme, qu'elles lui rendent, par la construction d'un certain chemin, cette Vérité accessible?

Puisqu'il ne s'agit en elles que de voir, les démonstrations spinozistes consistent toutes en une présentation (à la "vue") des notions que comporte la proposition à démontrer. Cette fonction présentative apparaît de façon évidente dans le cas où plusieurs démonstrations suivent une proposition, car cette pluralité suppose que le même objet est appréhendé sous des aspects différents et que certains de ses traits qui étaient démonstrativement pertinents dans une preuve ne le sont plus dans une autre. Donc, on ne démontrerait une vérité que dans la mesure où elle peut légitimement se déléguer dans un de ses aspects (fondamental ou dérivé). Nulle peine à comprendre, dès lors, qu'une vérité démontrée, logiquement garantie, ne puisse s'émanciper de sa démonstration pour entrer dans une combinatoire définie abstraitement. Une proposition ne saurait être indifférente à la manière dont elle est démontrée - non quant à la garantie de vérité qu'elle en reçoit, mais quant à la signification de cette vérité (sa portée, son utilisation). Par leur propriété de co-produire un aspect lorsqu'elles produisent une preuve, les démonstrations disent (et surtout opèrent) plus que ce qu'elles prétendent. Ce "supplément" sans pertinence logique, il faut chercher à le révéler dans le discours démonstratif, et en

découvrir le rôle.

Prendre au sérieux "Les démonstrations sont les yeux de l'âme" oblige à lire toutes les démonstrations de l'Ethique en tant qu'elles donnent à voir. C'est même par là qu'il faut les définir : leur fonction est davantage de donner à voir que de garantir dans la certitude de l'évidence ce qui serait déjà vu. Les structures présentatives ne viennent pas s'ajouter à un discours déjà en partie constitué; <sup>au contraire</sup> le discours est un "objet" originellement présentatif : il s'agit alors de l'analyser en tant que tel, soit de présenter la présentation elle-même. Or, le système présentatif n'est pas d'ordre logique mais dialogique. Pas d'ordre logique, car, pour la présentation de la vérité, la vérité elle-même n'est pas un principe d'organisation. Dialogique, parce que la forme du discours en tant qu'il énonce - présente, conduit à et produit - une idée est fondamentalement celle du dialogue, non comme échange de discours mais comme discours se structurant comme le fait un sujet dans le rapport de soi à soi<sup>1</sup>. C'est pourquoi, le discours en tant qu'instance de présentation, d'accessibilisation et de production, sera justiciable d'une analyse énonciative, rhétorique, au sens ancien et renouvelé du terme - et appelée à se constituer en une sémiotique des discours<sup>2</sup>. Cette analyse révélera le dialogisme du discours, c'est-à-dire dégagera le rôle - soit la situation énonciative - des séquences de grandeur quelconque au sein d'une formation discursive donnée<sup>3</sup>; elle est ainsi susceptible de se généraliser en une diasyntagmatique.

-----

1 Ce rapport n'est pas l'identité de soi à soi dans la simplicité, comme le croyait la métaphysique. Cf. J. Derrida, la voix et le phénomène, Paris, PUF, 1967. "Toute énonciation est...une allocution, elle postule un allocutaire". Le "monologue" procède bien de l'énonciation. Il doit être posé, malgré l'apparence, comme variété du dialogue, structure fondamentale. Le "monologue" est un dialogue intériorisé, formulé en "langage intérieur", entre un moi locuteur et un moi écouteur". Cf. E. Benveniste, l'appareil formel de l'énonciation, p. 14 et 16, in: Langages, mars 1970.

2 La désignation de "linguistique transphrastique" est inadéquate, car la borne de la phrase n'a de signification qu'en linguistique, dont elle est un produit- et préjudicielle, car elle suggère qu'il existe une homologie entre les structures de la linguistique structurale et les schèmes d'une rhétorique productive.

3 "Sur ce fond de la coexistence énonciative, écrit M. Foucault, se détachent, à un niveau autonome et descriptible (...) les rapports rhétoriques entre des groupes (ou des éléments) de phrases (Archéol. du savoir, p. 130)

IV. LE SYSTEME DIALOGIQUE : ANALYSE DE FRAGMENTS DU PREMIER LIVRE  
DE L'ETHIQUE DE SPINOZA

La rhétorique enseigne, dans un détail surabondant et avec plus ou moins de conscience, que toute idée ne peut venir au jour qu'à l'ombre d'une autre idée. L'Art de l'inventio, de la dispositio et de l'elocutio (memoria et actio d'une manière qu'il est encore trop tôt de déterminer) expliquent le discours comme la simultanéité d'une pluralité de paroles. Le dialogue, au sens ordinaire, ne serait que la répartition, entre deux locuteurs, de cette pluralité, dans l'alternance de la succession temporelle. Le dialogue est la mise en extériorité, l'exhibition du dialogisme.

C'est la dispositio (diathésis) qui a fait peut-être le mieux pressentir le dialogisme généralisé du discours. Comme elle est, par définition, la mise en place des grandes parties du discours, on voit que disposer, c'est présenter (et inversement). La place comme telle n'est pas un vide indifférent mais un champ structuré de "tensions" (que nous appelons un "site") induit par l'emplacement des autres parties du discours. Par exemple, la proximité d'une notion par rapport à une autre peut faire qu'elle tire une part importante de sa signification du fait qu'alors elle apparaît "sous le signe", "dans la perspective" de cette autre. La mise en proximité de deux séquences fait que l'une "accentue" l'autre d'une manière déterminée<sup>1</sup>. Une séquence "importante" est celle qui distribue des accents sur une très grande séquence. L'accent n'est donc plus limité à son sens intensif; il désigne l'effet, quant au sens,

-----  
 1 Ainsi du thème et du phore chez M. Perelman: "Chaque phore structure autrement le thème, incitant à mettre en évidence certains de ses aspects, en plaçant d'autres dans l'ombre." Analogie et métaphore, in Revue internationale de philosophie, no 87. "Chaque phore insiste sur d'autres aspects du thème et prête à d'autres développements". T.A., p. 524-5.

d'un parcours structural par opposition à un autre. - Le site d'une notion dans un discours (ou un ensemble de discours) montre pour combien la mise en place d'une notion compte dans la production de celle-ci. La dispositio est une composante de la structuration du sens.

Tout énoncé contribue pour peu ou beaucoup à la signification des autres énoncés d'un discours. Cette contribution a des formes diverses que seule l'analyse des discours peut découvrir et organiser. Tel énoncé peut avoir pour rôle d'annoncer, en le circonscrivant, le point de vue sous lequel un autre énoncé sera signifiant : le premier a, dans ce cas, une fonction topique par rapport au second, en ce sens qu'il lui présente une forme (ou seulement des moments formels) qui déterminent la manière dont il va parler. Ainsi ce fragment de discours (de Borges) :

"Les illusions du patriotisme sont sans bornes. Au premier siècle de notre ère, Plutarque se moqua de ceux qui prétendaient que la lune d'Athènes surpassait celle de Corinthe;"

la première phrase, en faisant signifier la seconde d'une certaine façon à l'exclusion de toutes les autres, a la même fonction que l'une des "cases" de la grille de formes vides en quoi consiste la topique de la rhétorique traditionnelle (Cf. Barthes, L'ancienne rhétorique, B.1.20). Hors de la donnée d'un lieu d'où elle est considérée, la seconde phrase peut signifier soit la précocité (ou le retardement) d'une certaine attitude négative, soit la distinction (d'entre tous les autres) d'un individu ou d'un auteur, soit la description d'une croyance - le reste de la phrase ayant une valeur circonstancielle -, soit un témoignage sur le scepticisme d'un individu. - Il est inutile, en ce tout premier degré de l'élaboration théorique, de multiplier des exemples sur un point particulier de cette théorie. Néanmoins, les considérations qui précèdent suggèrent qu'il existe une analyse du discours qui manifeste tout énoncé comme un topos pour d'autres énoncés, et qui décrit, par conséquent, tous les énoncés d'un discours comme fonctionnant topiquement les uns pour les autres. Cette vue s'applique aussi aux rapports entre les grandes parties du discours et, finalement, entre des discours entiers. Nous appellerons cette topique une topique fonctionnelle.

Quant aux figures de l'elocutio, elles sont des témoins évidents de la duplicité de langage constitutive du discours comme tel. Une figure est la forme de l'espace creusé entre la ligne du signifiant et celle du signifié (qui est un autre signifiant) (Cf. Genette, Figures I, p. 207). A condition de distinguer sous sa fonction ornementale - laquelle lui donne un statut anecdotique - son fonctionnement général, la "figuratique"<sup>1</sup> se présente comme un système de schèmes, c'est-à-dire de rapports dialogiques, pour lequel tout sens est le signifié d'un autre sens. Par exemple, la métaphore est "interaction bien plus que substitution et technique d'invention autant que d'ornement" (Perelman, commentant Richards, T.A., p. 535). Ceci peut s'appliquer aux figures en général, lesquelles seront appréhendées comme "modes of interaction between co-present thoughts" (Richards, Phil. of Rhetoric, p. 93). Reconduites à leur réalité de schème fonctionnel, les "figures" cessent d'être isolées dans une partie de l'ars rhetorica (où elles sont sous-employées), pour surgir en toutes ses parties. Elles révèlent du même coup leur homogénéité avec les autres opérations rhétoriques.

---

1 G. Genette propose, pour réagir contre l'habitude prise de la réduction de la rhétorique à la théorie des figures, de "désigner cette partie de la rhétorique du nom de figuratique, qui au moins ne prête pas à confusion". Cf. La rhétorique restreinte, in Communications 16, p. 160.

V. LES FONCTIONS ENONCIATIVES. (Ethique I, démonstration prop. 8)

\*La substance d'un attribut, quel qu'il soit, ne peut être qu'unique (selon la proposition 5), et il appartient à sa nature d'exister (selon la proposition 7). Il sera donc de sa nature d'exister soit comme finie, soit comme infinie. Or ce ne peut être comme finie. Car (selon la définition 2) elle devrait être limitée par une autre de même nature, qui devrait aussi nécessairement exister (selon la proposition 7); par conséquent il y aurait deux substances de même attribut, ce qui est absurde (selon la proposition 5). Elle existe donc comme infinie.\*

- a) Mise en situation de l'objet principal du discours (la substance) : elle est saisie comme "ce dont il y a un attribut".
- b) Cette nouvelle situation ne doit pas faire oublier qu'il s'agit néanmoins de la même notion. Les deux rappels (des propositions 5 et 7) ont entre autres fonctions celle de confirmer cette identité.
- c) La juxtaposition sans plus de ces deux propriétés (unicité et existence) semble effacer leur disparité. Or elles vont fonctionner de manière différente dans la démonstration. Cette énumération n'est donc qu'un inventaire des notions dont il sera fait usage.
- d) La démonstration (en tant que raisonnement) ne commence qu'avec la deuxième phrase, et par le choix d'une des notions inventoriées (laquelle va trouver ainsi une certaine expansion). Le discours abandonne à dessein son objet principal (la substance) pour un "sous-objet" (l'existence de la substance)
- e) Le "sous-objet" est appréhendé dans la forme d'une dichotomie<sup>1</sup> (fini-infini). Le discours introduit donc un point de vue sous lequel il sera traité de l'existence.

-----

1 Le terme d'"alternative" correspondrait au niveau logique de l'analyse.



- f) Annnonce de l'exclusion d'un des deux cas nommés (exister comme finie)
- g) Procédure de l'exclusion effective. Le cas à exclure (constituant un sous-objet de l'objet précédent) reçoit une certaine expansion, qui est l'espace de sa mise à l'épreuve.
- h) La mise à l'épreuve se ramène à l'explicitation (par rappel) de deux propriétés impliquées dans la notion de "substance finie" (être limité par une autre substance et exister).
- i) La conjonction des deux propriétés fait correspondre le cas examiné aux termes d'un théorème d'exclusion (la proposition 5). Cette mise en correspondance se fait par l'intermédiaire de la proposition résomptive : "Il y aurait donc deux substances de même attribut", qui rassemble les traits pertinents du cas irréal; son existence avec cette fonction est rendue nécessaire par le fait que les traits en question ont été produits différemment ici et dans la démonstration de la proposition 5. - Exemple de ces endroits où le discours productif, sauvage (aussi peu que ce soit) est équilibré par des éléments normalisateurs.
- j) L'exclusion ne porte directement que sur la proposition résomptive; mais elle a un effet rétroactif sur tout le développement dont elle est le terme. - Celui-ci est donc rejeté indirectement et de façon extrinsèque, par une annonce (cf. (f)), par une confirmation ("ce qui est absurde") et par l'emploi du conditionnel.

Le terme de fonction doit être pris dans son sens actif : les traits relevés ici définissent le texte comme sujet, c'est-à-dire comme structuration progressive. La suite de ses opérations énonciatives définissent un parcours, qui correspond à une succession de modifications du regard : déplacement (cf. d)), insistance, rétention (Cf. b)), etc. Définir ces opérations, puis les opérations qui les unissent dans un fonctionnement commun, permet de définir à son tour la production de ce qui est dit, soit : du sens-objet. Cette forme est indétachable du "contenu" et elle est plus significative que n'importe quelle vérité signifiée. L'analyse rhétorique-énonciative étudie les discours quant à leur fatale et féconde propriété de ne pouvoir énoncer une vérité pour elle-même. Ils peuvent énoncer une vérité abstraite - jamais abstraitement. Le niveau énon-

ciatif correspond au niveau anté-prédicatif - si cette appellation n'avait pas l'inconvénient de le situer d'une manière par trop contingente et limitative. Avant de juger, il faut en effet disposer les choses (Cf. c)), les présenter les unes aux autres ou simplement les apporter (Cf. a)c)i)) - l'apport d'une chose déterminant son destin discursif. En même temps que ces opérations elles-mêmes, l'analyse définit la place qui leur revient; ainsi, la place et l'étendue occupées par un processus d'exclusion indique le degré de résistance au vrai de ce qu'on veut exclure (Cf. g)). Bref, le niveau énonciatif est celui du travail, de la transformation, du fonctionnement - et non pas celui de l'effet induit sur le lecteur. C'est pourquoi l'analyse rhétorique-énonciative peut prétendre mettre au jour le système de la production du sens dans le discours.

VI. LA RECURRENCE DES PROPOSITIONS. (Ethique I, démonstration prop.8)

A \*Substantia unius attributi, non nisi unica existit (per prop. 5)\*

Ant A \*In rerum natura non possunt dari duae aut plures substantiae ejusdem naturae sive attributi\* (prop. 5)<sup>1</sup>

Voici deux formulations d'une même proposition. Les caractères particuliers à l'une et à l'autre, dépourvus de pertinence logique, sont des indices de fonctions énonciatives différentes. Ce que dit "Ant A", "A" le dit dans une fonction, dans un dessein, sur un mode d'être et d'emploi différents. Si l'énoncé lui-même n'était que répété, il n'y aurait pas de discours mais un simple ensemble d'objets discursifs. A l'unité et au "progrès" d'un discours doit correspondre la diversité d'un champ énonciatif. Relevons donc ces indices et tentons de rendre compte de leur existence.

- Ant A
1. Le doublement de deux de ses termes (duae aut plures, naturae sive attributi) donne à la proposition un caractère redondant qui, en cette première occurrence, sert un dessein explicatif.
  2. L'existence d'une sorte de clause circonstancielle (in rerum natura) donne à la proposition un profil narratif (Dans tel cas, telle chose n'arrive pas).
  3. La proposition énonce la vérité qu'elle a la charge de dire sur un mode négatif : elle nie l'existence de quelque chose qu'elle doit pourtant nommer (deux ou plusieurs substances de même nature ou attribut). Elle s'appuie donc sur une fonction d'irréalité, qui peut se justifier ainsi : si le contraire ou l'autre du vrai peut être interprété simple-

---

1 "La substance d'un certain attribut ne peut être qu'unique (selon la prop 5)". "Dans la Nature, il ne peut y avoir deux ou plusieurs substances de même nature ou attribut" (prop. 5).

ment comme le faux, il peut aussi l'être comme un point de vue pris sur le vrai et préparant l'accession à lui.

4. Cette proposition intervient dans la progression du discours dans son ensemble avec la fonction d'exclure des possibilités (d'existence de deux ou plusieurs substances...). Elle contribue ainsi à établir la spécificité constitutive de la philosophie spinoziste, en faisant passer le lecteur par le défilé des situations admises et non admises.

A 1. La diction concise est justifiée par le fait que les notions n'ont plus à être établies. Le sujet de la proposition (substantiae unius attributi), en particulier, est émancipé de la conjoncture de son apparition première: son droit à l'existence indépendante (au sens de selbständig) va de soi, et il peut même ainsi prendre la fonction de titre d'une partie du Livre I.

2. L'énonciation a quitté le mode négatif pour le mode exclusif (positif) (non nisi...) et le vrai est nommé (unica). Il n'y a donc plus guère de passage par l'irréel, sinon dans la forme linguistique (non...existit). La proposition ne va plus au vrai mais est seulement une expression du vrai. Le site énonciatif est orienté non plus du non-vrai au vrai. (où le non-vrai est nommé dans la mesure où il a la vertu d'offrir une référence au vrai non encore atteint en lui-même) mais de façon inverse et aussi beaucoup plus opérante: comme allusion à une impossibilité maîtrisée. Désormais l'unicité des substantiae unius attributi sera constitutive de leur essence un peu comme par définition.

Ant A-A En conclusion, ces différences de forme énonciative d'une même proposition permettent d'entrevoir une loi générale du discours : à mesure qu'il avance, il tend de plus en plus à présenter les notions qui apparaissent en lui du point de vue même qu'il édifie<sup>1</sup>; "Ant A" s'appuie davantage

---

1 Où l'on voit bien que l'"impérialisme de la vérité colonise son origine"!

que "A", pour dire la même chose, sur les considérations antérieures et leurs lieux encore peu intégrés au discours et donc encore proéminents; "A" en réalise l'économie - et il en devient plus abstrait - grâce à quoi il fonctionnera, pour la suite du discours, comme une nouvelle configuration typique.

Ant B \*Ad naturam substantiae pertinet existere\* (prop. 7)

B (et)\*ad ipsius naturam pertinet existere (per prop. 7)\*<sup>1</sup>

La quasi-reproduction d'une séquence est l'une des nombreuses manières dont le discours satisfait à la fonction de rappel. Le rappel connote la référence au code démonstratif. Outre sa fonction proprement démonstrative et l'ordre génétique qu'il permet de construire, c'est un rituel<sup>2</sup> de la pensée, qui lui confère, dans le mode qu'elle s'est choisie (géométrique), la sûreté, la régularité et toutes les conditions pour saisir la vérité. Comme le trait principal du discours démonstratif est d'assurer son propre propos, il tendra à retourner à ce qui a été dit et à le répéter chaque fois que son statut démonstratif l'exige ou simplement le permet. Par là, le discours ne devient pas plus rigoureux: il donne seulement les signes de sa rigueur. Or ces signes - redondants quant à l'organisation logique du discours - ont un rôle relatif à la façon dont cette rigueur est présentée. Ce rôle, c'est à la rhétorique du discours démonstratif de le saisir. - D'autre part, puisqu'il suffit de rentrer en soi-même pour saisir toute chose en son essence et que l'âme a de toute chose une connaissance adéquate (qu'il a fallu certes expliquer), la vérité est virtuellement présente en chaque point du parcours que repré-

---

1 "Il appartient à la nature de la substance d'exister" (prop. 7).  
"(et) il appartient à sa nature d'exister" (selon la prop. 7)".

2 "La démonstration d'une proposition des Eléments d'Euclide se déroule selon une sorte de rituel, qui n'a de comparable qu'en poésie le schème des pièces à forme fixe". Cf. G. Granger, Essai d'une philosophie de style, p. 25.

sente le discours spinoziste. Le rappel de certaines propositions (et non en chaque point de toutes) doit donc être relatif à un dessein particulier en vue duquel ces propositions s'enlèvent sur le fond de toutes les propositions reconnues vraies. Au fond, c'est à chaque fois la totalité des propositions qui est citée à comparaître, et le mouvement de la démonstration suppose que pas une vérité ne pourrait, à un moment quelconque, cesser de valoir. Le tissu visible des références effectives s'éclaire alors d'une lumière plus particulière, eu égard à celui, inexprimé et omniprésent des références implicites. En cela, le discours est à la fois prolix (Cf. le "prolixus noster geometricus ordo", Eth. IV, prop. 18, scolie) et enthymématique - et ceci bien davantage que cela. Le système des références effectives (énoncées), s'il ne remplit que partiellement les exigences de la logique du système spinoziste de la recollection totale, répond par contre à un ordre de mise au jour et de présentation successive de la vérité, soit : des vérités. - On a donc indiqué la nécessité des rappels, en même temps que la justification d'un choix parmi eux.

Ant B-B Alors que la proposition doit d'abord être établie (Ant B) et devenir, pour cela, le point focal du discours démonstratif VII, la même proposition, en B, est traitée comme une chose acquise (résultat) et est, comme telle, un élément constitutif d'un autre discours démonstratif (VIII). La teneur énonciative de "Ant B" est celle de l'éveil d'une vérité; il s'agit d'attirer l'attention sur une vérité pour l'avoir ensuite à sa disposition. La modalité de "B" est celle d'une vérité en exercice. Par rapport à cette proposition, les discours VII et VIII s'opposent comme discours producteur (VII)/récepteur (VIII).

VII. SYSTEMATICITE DE LA SIMPLE VUE (Eth. I, prop. 8, scolie I)

\*Comme, à vrai dire, le fini est en partie une négation, et l'infini l'affirmation absolue de l'existence d'une nature quelconque, il suit donc de la seule proposition 7 que toute substance doit être infinie.\*

En tant qu'il constitue une démonstration de simple vue, ce scolie devrait s'en tenir à son thème et aux notions immédiatement impliquées par lui (existence, affirmation). Or, le discours de ce scolie est double: la notion d'infini y apparaît dans la forme d'une corrélation avec son contraire. Le propre du thème se trouve manifesté par contrariété. Bien que le caractère du scolie comme tel consiste en un effacement momentané des distinctions, la notion d'"infini" ne peut se manifester qu'à la faveur d'un axe du système (connexion et distinction) : "fini-infini". Ainsi est fondée l'appartenance du scolie au discours démonstratif, de la "simple vue" au système. Le scolie ne s'isole pas dans une vérité absolue apportée de l'extérieur, n'est pas un intermède mystique greffé sur le système.

La "simple vue" n'est jamais simple, ni dans l'Ethique ni sans doute ailleurs. Parler ne fût-ce que d'une chose n'est possible que comme parole multiple. Le discours, considéré dans ce qu'il est et non dans ce qu'il dit, donne à lire (fragmentairement) le système de cette simultanéité dialogique.

VIII. LE DISPOSITIF THEO-RHETORIQUE. FRAGMENT (Eth. I, prop. 11, seconde démonstration)

- (1) \*A toute chose doit être assignée une cause ou raison, par quoi elle existe ou n'existe pas\*.

Le discours démonstratif est un parcours allant du sujet de la proposition à démontrer au prédicat de celle-ci, de ce dont on dit quelque chose (ici : l'existence de Dieu) à ce qu'on en dit (ici : sa nécessaire affirmation). Il s'agit de "pénétrer" dans la notion du sujet, posée comme point de départ. - La première phrase sera donc une présentation de la notion d'"existence". Cette présentation consiste en ce que l'"existence" est vue comme un terme du système qu'elle forme avec la "cause". Or, cette mise en connexion "d'existence" et de "cause" est telle que le premier terme peut être saisi soit dans sa présence ("existe") soit dans son absence ("n'existe pas"). L'énoncé induit ainsi un mode dichotomique d'appréhension de son objet (l'existence).

- (2) \*Par exemple, si un triangle existe, il doit y avoir une raison ou cause qui le fait exister; s'il n'existe pas, il doit y avoir une raison ou cause qui l'empêche d'exister, autrement dit qui lui enlève l'existence\*.

Cette dichotomie, condensée dans un énoncé à l'allure de principe, est utilisée pour structurer une version plus analytique de ce même énoncé : L'"Exemple". Dans celui-ci, en effet, les branches de la dichotomie sortent de l'unité du principe dans lequel elles étaient contenues et deviennent deux cas, objets d'un examen successif. (Mise en extériorité). L'exemple n'est donc pas ici un simple ajout persuasif, mais, concurremment avec (1) il trace la voie persuasive vers son sens. C'est un état double de la vérité qui est



produit par le concours des énoncés (1) et (2), état qui contraste avec le postulat métaphysique d'identité de la vérité.

- (3) \*En outre, cette raison ou cause doit être contenue ou dans la nature de la chose, ou en dehors d'elle.\*

Reprise du propos général. C'est alors seulement qu'on vérifie que le discours consiste dans l'alternance de généralités et d'exemples. Nous sommes sur un terrain partagé pour une part en distinctions formelles, pour l'autre en éléments à valeur illustrative. Dans ce cas, la construction du système de la vérité spinoziste est interrompue, parce que : - les distinctions s'abstraient de cette construction en s'érigeant en métadiscours et que - les concepts du système qui ne fonctionnent que comme exemples perdent momentanément leur finalité philosophique, sont court-circuités. Dans le discours de l'Ethique, cet alinéa est une stase, séquence écartée de la participation au moment progressif de la vérité.

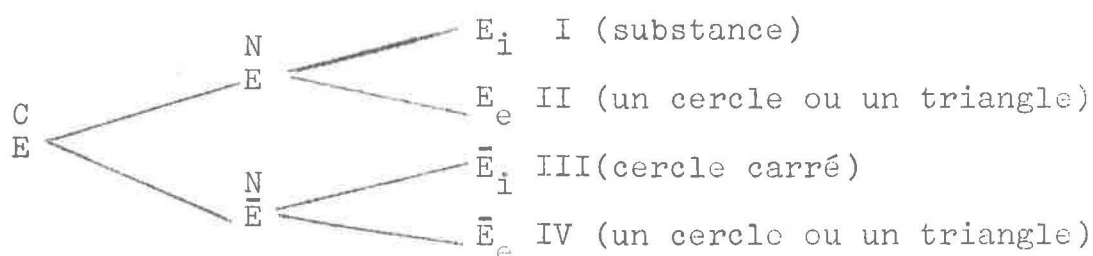
(3) continue d'établir des relations entre les notions fondamentales existantes. C'est ainsi que la "cause" peut entrer dans la théorie de la "nature des choses" de deux manières, qui scindent cette notion de cause en "intrinsèque" et "extrinsèque". La notion est ainsi transformée d'instance unificatrice qu'elle est en (1) (raison de ce qui existe aussi bien que de ce qui n'existe pas) en instance discriminatrice (des choses causae sui d'une part et des autres d'autre part). Cette dichotomisation produit des notions contraires ouvrant l'espace de jeu d'une assertion affirmative ou négative.

D'une façon générale, la génération du réseau conceptuel (ici très simple) s'effectue par articulations induites par la confrontation dialogique de deux notions.

(4) \*Par exemple, la raison pour laquelle un cercle carré n'existe pas, sa nature même l'indique, puisqu'elle enveloppe une contradiction. Pourquoi, au contraire, la substance existe-t-elle, cela découle encore de sa seule nature, qui enveloppe aussi l'existence (voir la proposition 7). Mais la raison pour laquelle un cercle ou un triangle existe ou n'existe pas ne découle pas de leur nature, mais de l'ordre de la Nature corporelle toute entière; car il doit découler de cet ordre ou bien que le triangle existe nécessairement en ce moment, ou bien qu'il est impossible qu'il existe en ce moment.\*

Trois exemples concourent à l'illustration de l'énoncé (3); une moindre variété ne saurait en effet épuiser les possibilités du système, au degré de différenciation qu'il a atteint. Ces possibilités sont au nombre de quatre<sup>1</sup> et leur système constitue une "grille" suffisante. En (4), donc, le système trouve son dernier état et à la fois son maximum d'amplitude, lequel représente, le minimum dont a besoin l'esprit pour effectuer la "démonstration" proprement dite.

1 La production de ces possibilités peut être représentée ainsi:



où E= existence, C= cause, N= nature d'une chose; écriture verticale (X) = système (dialogique), écriture horizontale (<) = développement du système.

Le cadre. - L'énoncé des propositions générales forme un cadre d'inscription d'"exemples"; ce cadre, bien qu'excentrique par rapport au propos de l'Ethique, se révèle complètement relatif à ce propos par la faculté qu'il a d'en "comprendre" les concepts, c'est-à-dire d'être un cadre approprié. - Ainsi, eu égard au propos recteur, à la finalité du discours, les éléments de celui-ci peuvent être distingués en (éléments) excentriques et (éléments) centraux. Ou bien, du point de vue de la constitution de la vérité, en éléments directement et indirectement constitutifs.

Les exemples. - Les énoncés de propositions particulières (exemples) ne se limitent pas à la seule mention des exemples proprement dits: ceux-ci y sont accompagnés de leur explication, laquelle définit ce qui, dans l'exemple, est pris en considération. Ces énoncés conjoignent donc ce dont on parle (la matière des exemples) et l'aspect sous lequel on en parle (raisons explicatives). Cette seconde partie permet d'inscrire (et de façon univoque) les exemples dans la théorie. L'énonciation d'exemples dans une théorie doit porter les marques de cette inscription. -

a) Ordre d'inscription des exemples. La séquence des trois exemples est ouverte par le cas de non-existence (III dans le schéma). Pouvoir affirmer a priori d'une chose qu'elle n'existe pas suggère la force du système sur lequel on s'appuie. Donc le cas négatif ouvre la suite parce qu'il est toujours frappant de retrouver théorisée une vérité qui n'était que d'évidence intuitive. La théorie affiche sa garantie au début de ses développements. - Le cas d'existence (la substance) vient en second lieu. Cependant, sa place n'est pas celle d'un ordre linéaire mais bien systématique : le contraire appelle son contrai-

re, le couple total présentant une intelligibilité plus grande que ne le ferait chaque terme. - Etant donné la "mise en évidence" des cas "remarquables" en début de séquence, au cas indécidable par le système échoit la place restante. De plus, avec le cas d'un "cercle ou un triangle", le système montre une certaine non-pertinence; mais comme il remplit par ailleurs parfaitement son rôle pour la démonstration 11, ce cas apparaît comme peu intéressant et, par conséquent, il est constitué en résidu des autres cas.<sup>1</sup>

Elocutio. - Les trois exemples sont exemples d'une même considération théorique (toute chose possède ou non dans sa propre nature la cause qui la fait exister ou non). Or, il y a des différences d'accent dans la réduction de ces exemples à une même raison. L'existence ou la non-existence intrinsèques, l'existence extrinsèque induisent, dans le cadre donné, des schèmes énonciatifs différents.

(a) La non-existence d'un cercle carré est supposée universellement reconnue; aussi le propos fait l'ellipse de l'assertion du fait même, pour s'enquérir dès l'abord de la raison.

(b) La "substance", elle, ne peut être supposée "bien connue", ne serait-ce que parce que le discours présent en est la construction. L'énoncé porte donc "encore" sur la substance elle-même et prend, de plus, la forme interrogative.

(a)-(b) En deçà de l'effet de parallélisme logique,

---

1 Logiquement, les trois cas sont articulés en un couple, les cas 1 et 2 constituant un terme. Hors de considérations rhétoriques, il n'y a aucune manière de justifier l'ordre((1,2),3) plutôt que l'ordre (3,(1,2)).

les énoncés (a) et (b) ont une orientation inverse:

(a) va de la raison à la chose (dont la nature "enveloppe une contradiction"), (b) va de la chose à la raison de son existence.

(c) "Mais" traduit une prise de distance par rapport au genre d'explication qui avait satisfait aux cas (a) et (b). Si, comme en (a), le propos s'attache d'emblée à la "raison", c'est que les objets quelconques non causa sui - chacun peut imaginer ceux qui lui sont le plus familiers - ne sont pris en considération que sous cet aspect des raisons de leur existence.

(5) \*Et ces choses sont évidentes par elles-mêmes.\*

La fonction des séquences (1)-(5) étant de promouvoir une manière de connaître les choses, plutôt que d'énoncer directement des vérités sur elles, l'apport de ce texte consiste dans l'arrangement opératoire de notions qui doivent conserver une certaine neutralité. Déclarer ces propositions "évidentes par soi" signifie ici qu'on n'entend pas les faire porter directement sur les choses. Sans objet déterminé, quoique prêtes à en recevoir, elles sont formelles et tautologiques. - Après une suite d'exemples concrets ((4)), (5) vient nous le rappeler, avant que nous ne retrouvions, résumé, l'ensemble (1)-(4).

(6) \*Donc une chose existe nécessairement, quand il n'existe nulle raison ni cause qui l'empêche d'exister.\*

En toute première approximation, un résumé d'une séquence  $S = \{n_1, n_2, \dots, n_k\}$ , où interviennent les notions  $n_1, \dots, n_k$ , est une séquence  $S' = \{n'_1, n'_2, \dots, n'_l\}$  telle que  $n'_1 \in S$  et que  $l < k$ . Le résumé du développement (1)-(5) induit donc l'opposition notions réutilisées/économisées, soit:  $(n_i \in S \wedge S') / (n_i \in S - S')$ . Ici, les notions économisées sont :

- 1) La matière des exemples, en général - à l'exception de la cause comme empêchement d'exister.
- 2) La non-existence.
- 3) La spécification de la cause en intrinsèque ou extrinsèque.

L'exception citée sous 1) fait voir que c'est une proposition particulière ((2)) qui prête sa forme à l'énoncé général (6), à la fois résomptif et conclusif. Partant, (6) est énonciativement paradoxal en ce que la condition d'existence est exprimée dans la forme où s'était définie (en (2)) la non-existence. Dans ces conditions, l'énoncé (6) résume-t-il vraiment le développement (1)-(5)? Qu'est-ce qu'un résumé? Il n'est pas possible de le comprendre en se plaçant sur le seul plan du sens. Une séquence discursive se délègue résomptivement dans une autre, parce que les notions de cette dernière sont considérées soit comme représentant les autres (résumé généralisant), soit comme exprimant les autres (résumé survolant), soit comme plus simples ou plus directes que les autres (résumé simplifiant), etc. Mais quel que soit le type de résumé, le sens de la fonction résomptive est toujours de permettre à une séquence de se perpétuer dans le discours sous une autre forme.

- (7) \*Si donc il ne peut y avoir nulle raison ni cause qui empêche que Dieu existe, ou qui lui enlève l'existence, il faut conclure absolument qu'il existe nécessairement.\*

La structure de (7) est celle de protase-apodose. La protase spécifie que le concept de Dieu sera examiné dans le contexte théorique défini par la séquence (1)-(6). Par là (7) pose implicitement que (1)-(6) - qui se présente comme portant sur n'importe quelle sorte de réalité - est aussi un discours possible sur

Dieu.<sup>1</sup> En (7) et sqq., et bien qu'il ne soit question que de Dieu, c'est toujours le discours (1)-(6) qui parle. Il se réitère à propos de Dieu, ce qui va l'altérer non pas dans son contenu théorique mais dans son statut énonciatif. En effet, un discours ayant pour objet une nature quelconque sera ponctué d'"accents" par la positivité même d'un contenu particulier, quand celui-ci est substitué à ce qui est "quelconque".

- (8) \*Or, supposons qu'il y ait une telle raison ou cause, elle devrait être ou dans la nature même de Dieu, ou en dehors d'elle, c'est-à-dire dans une autre substance de nature autre. Car si elle était de même nature, on accorderait par là même que Dieu est.\*

Par rapport à (7), (8) introduit un déplacement du regard : de l'existence d'une certaine cause à sa spécification comme interne ou externe à l'objet qu'elle détermine (Dieu). Car il s'agit bien souvent, l'abord d'un problème étant donné, de le pénétrer et de passer par lui, ce qui implique un renoncement passager au problème lui-même. Ici, l'entrée dans la supposition (qu'il y aurait une cause qui empêche que Dieu existe) a lieu par la dichotomisation de son objet. Or, la scission d'un terme d'un problème général fait naître en sa place deux problèmes spécifiques. Autrement dit, la dichotomisation de la notion induit celle du problème. Une telle entrée dans le problème, qui le divise, le fait apparaître comme une difficulté. Et la difficulté substitue à l'abord frontal le parcours du détail. - Mais comment la proposition 11, objet par excellence de la con-

---

<sup>1</sup> "En vertu de cette généralité, Dieu se trouve traité comme une nature quelconque parmi toutes les autres" M. Gueroult, Spinoza, Dieu (Ethique I), p. 188.

naissance adéquate, peut-elle s'accommoder d'une telle procédure? Une vue divisée (/simple vue), c'est-à-dire articulée par une nécessité qui n'est pas celle de son objet, donnant lieu à une solution également divisée puis recomposée finalement par addition de ses parties, n'est pas une vue adéquate; un détour par l'irréalité du passage par l'absurde (/processus génétique) n'est pas non plus la méthode qui exprime parfaitement l'essence de son objet. - Cependant, simple vue et méthode adéquate ont donné son contenu à la première démonstration; la seconde s'avère alors être une sorte de supplément démonstratif à une démonstration "première", dans les deux sens du mot. Au cas où un obstacle à la simple vue ou une incapacité à la méthode génétique viendraient s'interposer, le discours a charge de ménager un accès différent à la vérité de la proposition 11. La seconde démonstration correspond à un type d'accessibilité pour lequel on parvient à l'évidence par inspection successive et complète d'une vérité en soi indivisible - méthode "schizophtalmique" -. En fait, ce n'est pas la vérité qui est divisée, mais la contre-vérité. Donc la division de la difficulté oblige à la démonstration "par l'absurde". - Cependant, la vérification point par point de la fausseté des contre-vérités partielles n'est pas absolument équivalente à la vision simple et directe de la vérité,<sup>1</sup> car elle est une procédure extérieure à l'objet.

---

1 M. Gueroult écrit, à propos d'une autre démonstration (7): "... au lieu d'une démonstration génétique, on n'a qu'une démonstration par l'absurde, qui ne s'adresse qu'à ceux qui ne peuvent voir directement la nature des choses". Spinoza, (Ethique, I), p. 127.



L'une des branches de l'alternative (existence hors de Dieu de la raison qui fait obstacle à son existence) est explicitée, ce qui fournit une transition de la dichotomie "en Dieu - hors de Dieu" à celle qui distingue les substances (toujours empêchantes) en substances "de même nature - de nature autre". Une notion telle que "cause extérieure à Dieu" invite en effet à l'explicitation, parce que a) sa définition est en partie négative b) elle se présente comme une généralité inanalysable directement, quelque chose d'intermédiaire entre l'entité seulement verbale et l'idée adéquate. C'est pourquoi cette notion reçoit un "support" ("c'est-à-dire une autre substance...") qui la réalise. D'où le progrès possible : Alors qu'une unique substance, bien que traversée d'un système de notions, se borne à nous présenter un problème nouveau, la confrontation de deux substances nous fait retrouver une situation connue (celle qui est définie par les propositions 1 à 8 du Livre I, sur les substantiae unius attributi)

- (9) \*Mais une substance qui serait d'une autre nature ne pourrait rien avoir de commun avec Dieu (selon la prop. 2), et par conséquent ne pourrait ni poser son existence ni la supprimer.\*

La seconde dichotomie est manifestée dans le discours aux lexies (8) et (9). En (8), la dichotomie est annoncée (indirectement) dans le même temps qu'un de ses termes est exclu. (9) ne traite de même de son autre terme que pour l'exclure. Aucun énoncé ne reçoit la mission spéciale de présenter la dichotomie en elle-même, abstraction faite de ce que deviennent ses termes dans le discours. Ici, la dichotomie ne fait pas un discours dichotomique, car elle n'est énoncé qu'à travers son entrée dans la finalité démonstrative. La systématité locale de

la dichotomie est absorbée dans celle, générale, de la démonstration, et c'est cette dernière qui structure l'autre (bien qu'en contre-partie, la première induise au moins l'ordre dans lequel les cas sont examinés).

Ce contenu logique (la dichotomie) n'est donc appréhendé que dans la forme de la pratique discursive où il est manifesté. Et pourtant, la présentation que le discours donne de ce contenu ne le déforme pas. Il y a toujours dichotomie, mais ses termes vont être accentués (cela revient à dire : structurés) différemment par les façons de les nier dont dispose le discours (du début de l'*Ethique* jusqu'en cet endroit). C'est pourquoi, bien que les termes d'une dichotomie soient par définition de même type (puisqu'ils divisent entièrement un genre), on ne doit pas s'attendre qu'ils aient des rôles semblables dans le discours. Ici, précisément, leur exclusion leur en donne de très dissemblables :

1er terme (substance extérieure à la nature de Dieu et de même nature) : l'exclusion elle-même précède la raison qui la justifie; sa procédure ne s'appuie pas sur une vérité spécifique au Système mais sur la cohérence au niveau des mots (selon le principe : "Faire attention à ce que l'on dit").

2ème terme (substance extérieure à la nature de Dieu et de nature autre) : la raison de l'exclusion précède et apporte cette dernière; elle fait intervenir une proposition importante du Système (prop. 2); donc, l'empêchement d'exister n'est levé que grâce au contenu particulier de l'Ethique.

- (10) \*Puisque la raison ou cause qui supprimerait l'existence divine ne peut se trouver en dehors de la nature divine, elle devra nécessairement, si vraiment il n'existe pas, se trouver

dans sa nature même, mais celle-ci envelopperait alors une contradiction. Or, il est absurde d'affirmer une telle contradiction de l'Être absolument infini et souverainement parfait;\*

La séquence aborde son objet (l'exclusion d'une dernière possibilité) en faisant la synthèse des exclusions démontrées antérieurement; or, cela revient à effacer la seconde dichotomie - issue d'une branche de la première - pour retourner à une étape moins différenciée du discours, qui ne peut être que l'autre branche de la dichotomie initiale. Le "progrès" du discours se fait souvent grâce à une fonction de résomption (qui peut se réaliser comme synthèse logique, inventaire, vue synoptique, etc.) du discours antérieur.

La contradiction que constitue la présence dans un être d'une cause qui l'empêche d'exister est le dernier agent d'exclusion d'un obstacle possible à l'existence de Dieu. Cette contradiction est non seulement le thème (l'objet principal), mais doublement le point focal de (10) : 1) le terme de "contradiction" résume, extrait le trait essentiel de l'état de chose (hypothétique) décrit, 2) il pose ce trait comme distinguant une propriété fondamentale de l'être de Dieu (la non-contradiction)<sup>1</sup>. Le propos de la séquence est moins d'affirmer l'infinitude et la perfection que d'exclure la contradiction dans l'être de Dieu. C'est la propriété négative de la contradiction qui est manifestée sous le jour de l'infinitude

---

1 Si, dans un énoncé, une notion est considérée sous un aspect particulier, ce dernier est point focal (et non pas la notion considérée), car l'énoncé n'est fait que pour mettre en lumière cet aspect.

et de la perfection. Bref, que la propriété négative soit dans le thème et les propriétés positives dans l'éclaircissement du thème signifie que cette démonstration s'adresse à une vue non encore adéquate, à laquelle se présentent toutes les variantes de la même "fausse idée" de l'existence de Dieu en butte à quelque obstacle. Donc, loin d'être l'expression, la célébration de la toute-positivité de Dieu, ce discours démonstratif est la libération du regard qui la perçoit.

- (11) \*donc ni en Dieu ni hors de Dieu il ne se trouve aucune cause qui lui enlève l'existence, et par conséquent Dieu existe nécessairement.\*

La conclusion reprend les termes dans lesquels était exposé le problème (Cf. (7)) avec cependant une différenciation correspondant à la première dichotomie (Cf. (8)). La raison en est que si (7) pose le problème dans sa plus grande généralité, (11) fait le bilan des cas en lesquels il s'est fragmenté en cours de démonstration. Or, ces cas "principaux" sont définis par la distinction résultant de la première dichotomie. Voici donc une vérité parfaitement générale, démontrée, et donc en principe, d'une validité inconditionnelle, dont la présentation comporte pourtant une accentuation particulière. Cette accentuation est induite par la référence à la notion opératoire (hors de Dieu/en Dieu), parce que celle-ci rappelle l'articulation principale de la démonstration. Ainsi, l'anaphore est motivée. - Mais une démonstration analytique - et la démonstration spinoziste par excellence ne l'est pas - ne peut conduire qu'à une vue divisée de la vérité de sa proposition. La voie démonstrative donne son empreinte à la vérité qu'elle a établie; et le discours est là pour témoigner que la vérité n'est pas indifférente à la manière dont on y a accédé.

## IX. CONCLUSION ET PERSPECTIVES

---

Dans ce qui précède, nous avons tenté

- 1) d'appréhender un certain niveau du discours intellectuel philosophique où le sens se fait, ou, tout au moins, achève de se faire. Ce niveau correspond, croyons-nous, à celui du fonctionnement rhétorique de l'énoncé dans le tissu discursif,
- 2) de commencer de rendre compte des données fournies par l'analyse de fragments appartenant à deux discours philosophiques.

Ces deux aspects de la recherche - expérimentation dans les discours et institution d'une théorie -, destinés à se soutenir l'un l'autre, pourraient se développer :

Le premier, par l'analyse d'unités de discours de grandeur variée, et notamment par celle de grandes unités (le chapitre, p.ex.).

Le second, par une réinterprétation de la rhétorique traditionnelle : il s'agit de libérer les schèmes rhétoriques du taxinomisme qui les relègue dans un emploi quasi anecdotique, pour en faire les pièces d'un fonctionnement généralisé du discours.

Bibliographie des ouvrages cités  
-----

- SPINOZA.- L'Ethique, trad. franç., Paris (la Pléiade), 1954. - Le texte latin est cité d'après l'édition de Ch. Appuhn, comprenant texte latin et trad., Paris, Garnier, 1920.
- KANT.- Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science, trad., de l'allemand par J. Gibelin (trad. revue par nous), Paris, Vrin, 1965 (nouvelle édition).
- GUEROULT (Martial).- Spinoza. Dieu (Ethique, I). Paris, Aubier, 1968.
- FOUCAULT (Michel).- L'archéologie du savoir. Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1969.
- BARTHES (Roland).- Introduction à l'analyse structurale des récits, in Communications, 8, p. 1-28, 1966.  
L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire, in Communications, 16, p. 172-229, 1970.
- GENETTE (Gérard).- Figures (I), Paris, Le Seuil, Coll. "Tel Quel", 1966.  
La rhétorique restreinte, in Communications, 16, p. 158-171, 1970.
- DERRIDA (Jacques).- La voix et le phénomène. Introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl. Paris, PUF, 1967.
- BENVENISTE (Emile).- L'appareil formel de l'énonciation, in Langages, 17, Paris, Didier/Larousse, 1970.
- PERELMAN (Charles).- Traité de l'argumentation. Paris, PUF, 1958.
- RICHARDS (Ivor Armstrong).- The Philosophy of Rhetoric. New York, London, Oxford University Press, 1936.